

Résumé

Tout langage poétique superpose au code linguistique d'autres codes. Pour le traducteur, cela signifie tenir compte de la spécificité de la langue de départ et d'arrivée, du code esthétique mis en jeu par le poète (poétique personnelle, école ou mouvement, ...), des codes culturels, sans oublier celui sémiotique qui nous interpelle quand nous avons affaire aux connotations. D'un point de vue purement technique, la traduction littéraire serait effectivement impossible. Mais qu'en est-il quand elle est envisagée comme un acte de re-crédation où le traducteur, ce récepteur intermédiaire, après avoir dépassé les différents codes entre en communion avec l'œuvre, et, devenant à son tour émetteur, nous déverse un flot d'images, de sons, une nuée de métaphores ?

Face à cette vision quelque peu « romantique » de la littérature, l'acte aussi bien que le fruit de la traduction, ne deviennent-ils pas eux-mêmes poétiques ? Cette subjectivité est-elle maîtrisable par la « méthode », même si ce n'est qu'en partie ? C'est autour de cette question que nous avons proposé cette modeste réflexion.

Roman Jakobson, pour ne citer que lui, a insisté sur l'intraduisibilité de la poésie, même si cette notion est l'objet de débats et que l'on puisse lire *Finnigan's Wake* en français et la *Modification* de Butor en anglais. En effet, le langage poétique superpose plusieurs codes : à celui linguistique s'ajoute celui sémantique, celui sémiotique, celui socio-culturel, celui esthétique, ainsi que ceux civilisationnels qui sont liés à la vision du monde, à la conception et à la fonction de la poésie et de l'art d'autres codes. De cette rencontre naît une langue riche et complexe.

Une des caractéristiques le plus importantes de ce langage est celle d'être fortement connoté. Ces connotations, qui se trouvent à la conjonction de ces codes, représentent une des difficultés majeures en traduction à côté des métaphores, des jeux de mots, surtout quand il s'agit de celles relevant de l'expansion du signifiant.

D'un point de vue strictement technique, leur traduction serait effectivement impossible surtout quand il s'agit du passage d'une langue A à une langue X appartenant à une famille complètement différente, pour ce qui est de la structure phonique, phonologique et morpho-syntaxique et en œuvre dans un aire qui relève

d'un système civilisationnel très éloigné comme c'est le cas de la langue arabe par rapport aux langues européennes.

Mais qu'en est-il quand la traduction est envisagée comme un acte de re-création où le traducteur, ce récepteur intermédiaire, se libérant des contraintes de la fidélité, entre en communion avec l'œuvre, et, devenant à son tour émetteur, nous déverse un flot d'images, de sons, une nuée de métaphores dans la langue d'arrivée?

Cette vision quelque peu « romantique » de la littérature et de la traduction n'est concevable que dans une liberté totale accordée au traducteur, qui devient à son tour créateur. Qu'en est-il alors de la fidélité au texte de départ ? Le traducteur, dans sa pratique, a-t-il le droit de jouer le rôle du poète, de l'écrivain ? Que peut-il en terme de liberté faire du rythme, du mètre, des images, des connotations qui traversent le texte source ? Peut-il saisir le texte dans son essence et le transposer vers une autre culture à travers une autre langue pour exporter ou importer, selon sa position, l'expérience du poète qui est aussi bien d'ordre idéal que formel ? Que deviennent dans ce contexte les connotations, surtout celles du signifiant ? Faut-il les sacrifier ou en créer d'autres, « équivalentes », dans la langue d'arrivée ? Peut-on traduire les cultures ?

D'un point de vue théorique, il y a très peu de travaux sur la traduction des connotations car la notion elle-même est complexe et sa réalité textuelle est fluctuante ressemblant souvent à « un miroitement en arrière-plan du texte ». Cette notion va de l'acception simpliste basée sur la dichotomie dénotation/connotation à celle à la limite de l'intelligible pour laquelle toute dénotation est nécessairement et en même temps connotation partant de l'idée que dans chaque texte oral ou écrit le langage est en travail et que tout mot sur la chaîne discursive convoque des associations co-textuelles et intertextuelle (sociales ou littéraires).

Mais qu'en est-il pour ce qui est de la pratique ? Est-il possible d'envisager une approche heuristique de la notion qui permette d'envisager son traitement « scientifique » en vue d'une possible traduction ? Là aussi les pistes sont rares. Il faut signaler l'excellente contribution de Jean Peytard et ses collègues du Crédif autour de la notion de connotation et la question de leur traduction.

En effet, les acquis de la sémiotique permettent une vision globale de la question : typologie des connotations, construction de champs sémio-connotatifs propre au poète, configuration sémiotique du texte littéraire, etc.

CONNOTATIONS ET TRADUCTION

Pour ce qui est de la définition, Peytard parle du langage de connotation comme étant un langage qui se signale empiriquement à l'attention du récepteur compétent (compétence sémiotique), par un « foisonnement diffus à l'arrière-plan du texte ». Il s'agit alors de localiser les points d'ancrage (appelés connotateurs) sur les différentes composantes du signe support (signifiant, signifié, référent, ..), ces pistes n'étant cependant qu'interprétatives et l'interprétation restant un simple pointillage, une simple hypothèse de sens.

Pour ce qui est de la typologie, il distinguera deux types de connotations : celle externes et celles internes avec quatre sous-groupes pour chaque type en fonction du point d'ancrage. Celles externes, ou « contextuelles », mettent en relation la composante du signe-support avec les différentes réalités vécues ou connues du récepteur et ouvrent le texte sur son arrière-plan socio-historique et culturel (axe paradigmatique). Elles ont une certaine stabilité en ce sens qu'elles peuvent se trouver dans d'autres textes. Celles internes, ou « co-textuelles », par contre, sont produites par le texte (axe syntagmatique) et rarement transférables à d'autres textes. À la différence de celles externes, elles sont plus ponctuelles : ce sont des sortes de court-circuits entre des éléments de l'axe syntagmatique.

Pour ce qui est des « champs sémio-connotatifs », ces derniers peuvent être mis en relief par l'occurrence de certains mots-clefs dans l'œuvre de l'écrivain qui constituent un réseau qui lui est propre ou propre à l'école à laquelle il appartient. Cela permet de dégager l'esthétique personnelle du poète considérée comme « un jeu immense de connotations qui instaure un sens dévié des acceptions usuelles », sens que le lecteur, le traducteur doit reconstituer à partir d'une connaissance de l'ensemble de l'œuvre de l'écrivain.

Cette identification du langage « propre à l'écrivain » permet d'envisager une possible traduction à partir de la signifiante portée par le texte à traduire, la signifiante d'un poème étant « la restructuration signifiante et signifiée, que le poème impose et inspire à un champ donné de la langue....., le résultat d'un travail sur la langue et d'un travail de la langue ». Le traducteur ne peut évidemment pas restituer toutes les connotations car certaines se perdent en raison de la structuration propre à chaque langue et à la spécificité culturelle du récepteur.

En guise de conclusion

Traduire la poésie dans un contexte interculturel et inter-civilisationnel est une aventure qui exige savoir linguistique, culturel et traductionnel, mais aussi savoir-faire empirique et sensibilité esthétique.

Traduire les connotations relève du défi, sinon de la gageure. Il s'agit pour le traducteur dans sa tentative désespérée, de les mettre en relief, de les objectiver, puis de les internaliser afin de s'imprégner du texte après son exégèse. La sémiotique peut lui être ici d'un grand secours. Suivra alors une tentative de transposer ce que l'on peut et pour le reste, il ne faut pas se faire de souci. L'écriture poétique du traducteur (il faut qu'il en soit un, ne serait-ce que potentiellement) peut les transformer à partir de l'univers culturel de départ pour construire une densité et une cohérence propre au texte d'arrivée qui offrira au lecteur une nouvelle signifiante, propre au projet esthétique du traducteur et au génie de la langue d'arrivée.

Bibliographie

- 1-Iser, Wolfgang. On translatability. Surfaces, Vol. VI, 1996, Université de Montréal.
- 2-Kayra, Erol. Le Langage, la poésie et la traduction, META, XLIII, 2, 1998, Université de Montréal.
- 3-Ke, Ping. Cultural Presuppositions and Misreadings, META, XLIV, 1, 1999.
- 4-Lemelin, Marc. Hölderlin? Traducteur, Interprète, Fou ou de la Traduction à l'Interprétation. Table Ronde. Université Mémorial Saint Jean, Terre-Neuve, Avril 1998. HYPERLINK "<http://www.ucs.mun.ca>"
- 5-Kreiger, Murray. Everyday Language, Literary Language and the Problem of Translation. Surfaces, VI, 1996, Université de Montréal.
- 6-Peytard, Jean et al., Littérature et Classe de Langue, Paris, Hatier-Crédif, 1981.
- 7-Xu Yun. Réflexion sur les Problèmes Fondamentaux de la Traduction, META, XLIV, 1, 1999.
- 8-Xu Yuan. Débat du Siècle : Fidélité ou Recréation, META, XLIV, 1, 1999.